

# LES REPROUVES

## PREMIERE PARTIE

L'arrivée n'aurait lieu que le lendemain au plus tôt. Rassuré sur ce point, il revint chez le tailleur pour choisir ses vêtements neufs.

Cette opération l'occupa longtemps, car il fut aussi difficile à contenter sous ce rapport qu'il l'avait été pour sa barbe et ses cheveux.

Aucun vieux garçon pointilleux, qui a consacré aux soins de sa toilette les plus beaux moments de vie, n'aurait été aussi fastidieux que ce vagabond qui avait eu les coudes troués pendant dix ans, qui avait porté l'habit des forçats pendant treize ans de suite, à Norfolk.

Mais il ne fit pas preuve de mauvais goût dans le choix de son costume. Il ne choisit pas des couleurs voyantes ou des vêtements d'une coupe exagérée. Au contraire, l'habit qu'il prit était parfaitement en harmonie avec le genre dans lequel il avait fait tailler ses cheveux et friser sa moustache. Ce fut la mise d'un gentleman entre deux âges, fashionable, mais scrupuleusement simple et ne choquant l'œil ni par la couleur ni par la coupe.

Quand sa toilette fut complète, depuis son chapeau de vingt-cinq francs jusqu'à ses bottes vernies qui moulèrent son pied bien fait, il quitta le petit salon où il avait changé d'habits, et parut dans la boutique, ganté d'une main seulement et portant une canne.

Le marchandet son commis furent stupéfaits.

« Si ce changement complet vous avait coûté cinquante livres, monsieur, au lieu de dix-huit, vous n'auriez pas à regretter votre argent, car vous ressembliez à un duc ! » s'écria le tailleur dans son enthousiasme.

— J'en suis charmé, » dit M. Wilmot avec insouciance.

Il se planta devant la glace et roula sa moustache en se regardant d'un air pensif avec un sourire sur la physionomie.

Il se fit ensuite rendre la monnaie, la compta, et mit l'or et l'argent dans la poche de son gilet.

Ses manières étaient aussi changées que sa personne. Il était entré dans la boutique à huit heures du matin en vagabond, tant au physique qu'au moral ; il en sortait maintenant en gentleman aux allures aisées, au ton radouci, hautain et sûr de lui-même.

« Oh ! à propos, dit-il en s'arrêtant sur le seuil de la porte, je vous serais obligé de faire un paquet de toutes mes vieilles nippes et de l'envelopper d'une feuille de papier brun. Liez-le fortement ; je le prendrai ce soir, à la nuit.

A propos de cette recommandation, faite d'un ton d'indifférence, M. Wilmot quitta la boutique ; mais quoiqu'il fût maintenant aussi bien mis et eût aussi bonne tournure que n'importe quel gentleman dans Southampton, il enfila la première ruelle et sortit de la ville pour aller se promener seul au bord de l'eau.

Commencé dans le no 835

Il suivit le rivage jusqu'à un village près de la rivière et à quelques milles du Southampton. Là il entra dans une taverne enfumée, très paisible et peu fréquentée, commanda du brandy et de l'eau à une jeune fille qui travaillait derrière le comptoir, et pénétra dans une salle boisée, à plafond bas, dont les murs étaient ornés çà et là d'affiches de commissaires-priseurs annonçant



Il se planta devant la glace et roula sa moustache. — Page 26, col. 1

les ventes prochaines de bestiaux, de fermes et d'ustensiles de labourage. Parmi ces affiches apparaissaient quelques tableaux des heures de départ du chemin de fer.

M. Joseph Wilmot eut toute la salle à sa disposition. Il s'assit à côté de la fenêtre ouverte, prit un journal de province et essaya de lire.

Mais cette essai fut infructueux. D'abord il n'y avait pas grand-chose à lire dans le journal, et ensuite Joseph Wilmot n'aurait pas pu fixer son attention sur la page que regardaient ses yeux, quand bien même cette feuille de papier imprimée eût renfermé toute la sagesse du monde.

Non, il ne pouvait lire ; il ne pouvait que songer. Il ne pouvait que songer à l'étrange chance qui lui était survenue après trente-cinq mortelles années. Il ne pouvait songer qu'à sa rencontre avec Henri Dunbar.

Il entra dans la taverne du village un peu avant un heure, et il passa le reste de la journée à boire du grog (pas immodérément, il se tenait sur ses gardes sous

ce rapport) à manger un morceau de pain et de viande froide pour son dîner, et à songer à Henri Dunbar.

Quoi qu'il fit, la pensée d'Henri Dunbar ne le quittait pas.

Dans le wagon, à l'auberge de Basingtoke, pendant la longue nuit sans sommeil qu'il avait passée à la taverne, sur le bord de l'eau, dans la boutique du tailleur, même au moment où il était occupé à choisir ses habits, il avait toujours songé à Henri Dunbar. Depuis le moment de sa rencontre avec le vieux commis à la gare de Waterloo, cette même pensée était restée fixée dans son cerveau.

Il ne pensa pas une fois à son frère, pas même pour se demander si l'attaque avait été fatale et si le vieillard était mort. Il ne pensa pas une fois à sa fille ni à l'angoisse que devait lui causer son absence prolongée.

Il mit le passé de côté comme s'il n'eût jamais existé, et concentra toute la force de son esprit sur l'idée unique qui le possédait comme quelque puissant démon.

Quelque fois une terreur soudaine s'emparait de lui.

Si Henri Dunbar était mort dans la traversée ! Si l'*Electre* allait n'apporter qu'un cercueil en plomb et un cadavre embaumé avec des essences !

Non, il ne pouvait se faire cette idée ! La destinée qui avait séparé ces deux hommes pendant la moitié d'une longue existence devait les rapprocher mystérieusement à l'époque actuelle.

La philosophie du vieux commis n'était pas en somme si creuse.

« Tôt ou tard, le jour de l'expiation arrive ! »

Quand l'obscurité se fit, Joseph Wilmot quitta la petite auberge et revint à Southampton. Il était tout à fait nuit quand il entra dans High-Street, et la boutique du tailleur fermait.

« Je croyais que vous aviez oublié votre paquet, monsieur, dit le marchand ; il y a bien longtemps qu'il est prêt, faut-il vous l'envoyer quelque part ?

— Non, merci, je l'emporterai moi-même. »

Le paquet en papier brun était très volumineux, mais Joseph Wilmot le mit sous son bras, quitta la boutique du tailleur, et se dirigea vers une chaussée qui s'avancait en

pointe dans l'eau.

En marchant sur le bord de la rivière, lorsqu'il était revenu de la taverne du village à Southampton, il avait rempli ses poches de pierres. Il s'agenouilla en ce moment sur le bord de la chaussée, et noua toutes ces pierres dans un vieux mouchoir de poche en coton.

Quand il eut achevé cette besogne, qu'il fit avec soin et lentement comme un homme habitué à faire toute espèce d'étranges choses, il attacha le mouchoir plein de pierres à la ficelle qui liait le paquet en papier brun, et laissa tomber le tout dans l'eau.

L'endroit qu'il avait choisi dans ce but était à l'extrémité de la chaussée, où il y avait le plus de profondeur.

Quand le paquet eut été englouti, il regarda le cercle qui s'élargissait à la surface de l'eau jusqu'à ce qu'il eût disparu.

« Voilà qui est fini pour James Wentworth et les habits qu'il portait », se dit-il en s'éloignant.

Il dormit cette nuit-là à l'auberge du village où il